

## Essais québécois

---

Number 53, September–October–November 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21502ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

### ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this review

(1993). Review of [Essais québécois]. *Nuit blanche*, (53), 22–28.

**LES 42 210 UNIVERS  
DE LA SCIENCE-FICTION**  
Guy Bouchard  
Le Passeur, 1993,  
338 p.; 22,95 \$

Pour de nombreux amateurs, l'idée même qu'il puisse un jour exister une définition de la science-fiction (SF) entièrement satisfaisante constitue en soi un thème de SF.

Guy Bouchard, même s'il n'en est plus à ses premières armes, prend tous les risques: non content de présenter une théorie inédite de la SF, il jette les bases d'une théorie générale du roman. La première partie de son ouvrage effectue un survol représentatif des définitions existantes de la science-fiction et des genres reliés: fantastique, fantaisie, etc. Guy Bouchard souligne, non sans raison, les contradictions internes de ces définitions. Mais il en retient les principales tendances, un matériau dont il se sert dans la deuxième partie pour élaborer un système de classification capable de rendre compte de l'espace occupé par la SF dans le champ littéraire pris dans son ensemble.

Les diverses formes envisageables de personnages, de temps, d'espace et de niveau de réalisme, offrent, selon Bouchard, une possibilité de 87,435 permutations. Ceci constitue l'ensemble du champ littéraire. Le roman réaliste ordinaire peut emprunter 67 de ces formes. De la SF relèvent toutes les situations où il y a soit «anticipation explicite sans historicisation, soit anticipation implicite». Ce qui ne représente pas moins de 42 210 cas, d'où le titre.

Une seule déception: l'absence d'une définition explicite de la SF, le genre étant ici implicitement défini par ses limites. Soulignons pour terminer la démarche structurée de l'auteur, qui rend facile une matière pourtant complexe et l'effort infographique de l'éditeur, lui aussi digne de mention.

Philippe Gauthier

**GIBRAN LE PROPHÈTE  
ET NIETZSCHE LE  
VISIONNAIRE**  
Souad Kharrat  
Triptyque, 1993,  
217 p.; 24,95 \$

Voici un superbe essai qui se présente comme une étude approfondie, comparative, de deux prodigieux penseurs, de visionnaires exemplaires qui ont grandement influencé la vie culturelle actuelle. Nietzsche et Gibran ont voulu faire ressortir les «racines du mal inhérent à l'ignorance et à l'arbitraire des valeurs institutionnelles qui structurent une société, une civilisation. En fait, leur intention commune s'est concrétisée dans une contestation radicale des systèmes par l'emploi de la prophétie. Ces deux penseurs ont en effet exigé la libération de l'être humain qui doit se révolter contre toutes formes de contrainte, sociale, politique ou culturelle, menant à l'asservissement. La prophétie de Nietzsche est extrêmement décapante; elle fait appel à une «transmutation des valeurs» conduisant à l'avènement du «surhomme» qui se projette continuellement vers l'avant parce qu'il valorise la vie, la créativité et cela, en regard de la «totalité» du monde.



Quant à Gibran, il vise aussi la libération de l'être humain, le développement de sa créativité grâce à une remise en question des valeurs menant à sa «divinisation».

Gilles Côté

**UN MAL INVISIBLE  
L'ISOLEMENT DES FEMMES**  
L'R des centres de femmes  
du Québec  
Remue-Ménage, 1993,  
200 p.; 16,95 \$

Il y a peu d'écrits sur le problème de l'isolement au Québec, encore moins sur celui que vivent les femmes. Comme le dit si bien le titre de cet ouvrage: c'est «un mal invisible». Il est donc plus difficile à observer dans le lot des malheurs de la vie. L'équipe qui a voulu lever le voile sur le vécu solitaire des femmes l'aborde en deux volets.

Le volet théorique fait le point sur les concepts et les problématiques en question. Le second présente les résultats d'une enquête conduite auprès de 45 femmes sur les thèmes de l'isolement et de la solitude. La définition de la solitude ressortant des témoignages des personnes interviewées devient tour à tour dépendance, sentiment d'infériorité, perte d'estime de soi, confinement dans un rôle. En fait, la recherche semble servir de prétexte à l'examen des différentes facettes de la condition féminine qui peuvent être productrices de solitude: le fait d'habiter seule, d'être femme au foyer, victime de violence, malade ou handicapée, monoparentale, immigrante, lesbienne, etc. Les auteures ont ainsi succombé à la tentation de *faire plaisir* à tout le monde en prétendant représenter toutes les situations de femme. Cela affaiblit quelque peu la problématique d'ensemble sur la solitude qui devient une *fourre-tout*. Faut-il se résoudre à une vision aussi hétéroclite et multivariée de la solitude dès lors qu'on veut en faire un objet d'analyse sociologique et non pas seulement psychologique? En effet, se sentir seule malgré la présence du mari, des enfants, de l'entourage fait référence à quoi? Est-ce que les femmes ne trouveraient que dans la relation avec leurs pairs ou dans l'appartenance à un réseau un réel sentiment de ne pas être seules?

Cet ouvrage propose une réflexion préliminaire sur une question qui devrait faire l'objet de recherches plus systématiques au Québec.

Johanne Gauthier

**L'ÉCRITURE DE L'AUTRE  
CHEZ JACQUES POULIN**  
Anne Marie Miraglia  
Balzac, 1993, 243 p.; 25 \$

Anne Marie Miraglia, dans un essai d'inspiration bakhtinienne, se propose de montrer «le caractère foncièrement dialogique» des romans de Jacques Poulin. Par «dialogique», il faut entendre les rapports que le texte entretient avec le lecteur réel (le texte réfléchit toujours le lecteur auquel il s'adresse, l'horizon culturel dans lequel celui-ci s'inscrit), avec les autres discours qu'il accueille (phénomène d'intertextualité) par le biais de ce que l'essayiste

nomme le «lecteur fictif», c'est-à-dire un personnage qui, dans le cadre d'un roman, lit des textes ou manifeste ses compétences de lecteur par ses connaissances culturelles et littéraires. L'essai, placé sous l'angle de la «communication littéraire», vise à «faire ressortir l'altérité positive qui caractérise le texte poulinien».

Les deux premières parties de l'essai sont peu intéressantes, non par leurs thèmes, mais par la superficialité d'une analyse dépourvue d'audace critique: l'une traite de l'importance de la communication et de la difficulté des relations humaines chez Poulin, l'autre montre que la production d'un texte (en l'occurrence celle du personnage écrivain des romans) participe toujours du discours d'autrui. L'auteure aligne des extraits appropriés des romans sans guère les faire parler.

En revanche, le propos développé dans la troisième partie, exclusivement consacrée à *Volkswagen blues*, est remarquable de pertinence; l'essayiste étudie le rapport dialogique en fonction du lecteur-fictif, qui oriente la compréhension et l'interprétation d'un texte. Les lectures que font les protagonistes du roman au cours de leur traversée de l'Amérique thématisent la composition et la réception propre du roman que nous donne à lire Jacques Poulin.

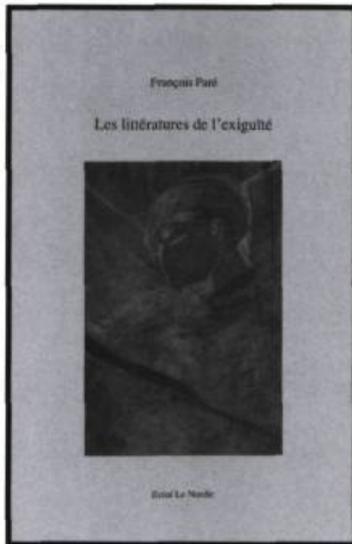
Enfin, autre considération, je signale dans le texte d'Anne Marie Miraglia la présence déçuplée (et fautive) d'un insupportable «au niveau de» que l'auteure utilise à toutes les sauces («au niveau de l'interprétation des faits», «au niveau de l'intrigue», «au niveau de la réception du texte», etc.), qui entrave fortement la lecture.

François Ouellet

#### LES LITTÉRATURES DE L'EXIGUITÉ

François Paré  
Le Nordir, 1992, 175 p.; 18 \$

À l'instar de la *nouvelle histoire* qui, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, nous fait découvrir que tous les groupes humains, même minoritaires, avaient un passé qui méritait d'être exhumé, l'essai de François Paré, *Les littératures de l'exiguité*, a le mérite de faire accéder les littératures marginales aux discours du savoir. Aux yeux de l'auteur, professeur à l'Université de Guelph



en Ontario, «il faut réorienter l'historiographie des littératures, ouvrir ses structures d'accueil, tenir compte des marginalités», ne serait-ce que pour mieux circonscrire les processus d'exclusion et, qui plus est, dénoncer «les stratégies de simplification et d'infériorisation qui réduisent et appauvrissent à outrance les petites littératures». Il en va, estime-t-il, de l'intégrité du savoir et du travail qui s'accomplit tous les jours, dans l'enseignement et dans les lectures critiques.

Des principaux modes d'expression de cette littérature (le théâtre, la poésie, l'écrit circostanciel, le commentaire journalistique, etc.), de ses thèmes privilégiés (la glorification de l'espace, du territoire, des valeurs collectives), de ses carences institutionnelles ou autres, tout est dit sur le ton le plus juste. L'auteur note par exemple que l'exercice de l'oralité — la voix communautaire —, reste souvent son mode d'expression privilégié, à cause de la pauvreté des moyens d'impression et de diffusion des livres. Selon lui, ce ne sont pas les œuvres mais plutôt les processus de diffusion, de lecture et de relecture, d'interprétation, de normalisation et de «mémorialisation» qui manquent tragiquement aux petites cultures. En fait, elles se trouvent souvent confrontées à un paradoxe qui n'est pas sans perpétuer leur précarité: si la littérature de l'exiguité ne peut accéder à l'histoire qu'en acquérant une place parmi les objets de l'analyse critique et du savoir, elle tend toutefois à rejeter ce processus critique, soit parce qu'il représente une menace pour l'œuvre, si durement arra-

chée au silence, soit encore parce qu'il porte les marques de l'Autre, de la culture dominante. «Ce n'est pas, précise l'auteur, que le discours critique est en soi un discours dominant, quoiqu'il le soit très souvent; mais il est simplement vécu dans les petites cultures comme une agression venant de l'extérieur, même lorsqu'il est le produit de développements internes.» Mettre ainsi au jour ce dilemme, n'est-ce pas là au fond une façon de chercher à en sortir? En ce sens, le travail de François Paré est admirable.

Pierre Rajotte

#### HISTOIRE DE LA CIVILISATION OCCIDENTALE

Georges Langlois,  
Gilles Villemure  
Beauchemin, 1992,  
408 p.; 35 \$

Couvrir, en quelques centaines de pages, plus de dix mille ans d'histoire et réussir à présenter un manuel de niveau collégial qui va au-delà d'une plate énumération de dates et d'événements, c'est la gageure qu'ont tenue Georges Langlois et Gilles Villemure. Dans cet ouvrage, ils tentent de mettre en lumière, au-delà du passé et des ruptures, les éléments de la civilisation occidentale qui ont comme caractéristique la *durée* et qui font que si «nous ne sommes plus le passé [...] le passé est présent en nous».

Ouvrage aux visées pédagogiques, un manuel est un objet de connaissances mais qui se doit d'être également pratique puisqu'il s'adresse à des étudiants. On doit donc l'évaluer selon deux critères: l'information est-elle pertinente et précise? L'ouvrage est-il d'utilisation agréable et facile? À la première question, on peut répondre par l'affirmative. Utilisant une périodisation convenue (Antiquité grecque et romaine, Moyen Âge, Renaissance, Temps modernes et Époque contemporaine), les auteurs présentent dans un langage clair et concis les aspects socio-politiques, idéologiques et économiques essentiels de chacune des périodes. Évidemment, pour respecter les contraintes du programme collégial, ils ont dû aborder de si nombreux thèmes qu'il reste bien peu de place à l'approfondissement. Mais cette dernière tâche est probablement ▶

*Aux Éditions Balzac*

**LE DICTIONNAIRE DE L'AUTOMNE**

Richard Ramsay  
**L'ÉROTISME**  
en chair et en mots  
avec 180 images d'art

Histoire de l'art  
Les Éditions Balzac

**L'ÉROTISME**  
en chair et  
en mots

de Richard Ramsay

---

relié, 324 pages  
ISBN 2-921425-34-3

---

  
36,95 \$

DIFFUSÉ PAR:

**CEDILIV**  
Centre de Diffusion du Livre de Montréal Inc.

1751 Rue Richardson, suite 7519,  
MONTRÉAL, Qc, H3K 1G6  
TÉL: (514) 939-2660 ou 939-4189  
FAX: (514) 939-2661

**Un lexique de 588 mots avec citations à l'appui empruntées à 1875 ouvrages et à 285 auteurs - d'Apulée à Nicole Brossard, d'Abélard à Lili Gulliver en passant par tous les classiques de la littérature érotique.**

davantage celle de l'enseignant que du manuel. En ce qui concerne les aspects plus techniques du manuel on peut faire ici quelques reproches. Si la présentation graphique générale est impeccable, on peut noter toutefois que l'absence de couleurs rendra la lecture de plusieurs cartes géographiques malaisée puisque les différentes régions d'une même carte ne se distinguent souvent que par des nuances de marron difficiles à percevoir. L'ajout de zones hachurées réglerait ce petit problème. On peut également être légèrement agacé par le fait que quelques documents qui accompagnent le texte ne sont pas datés ou n'ont pas de référence précise. Enfin, et cela est plus grave, on peut déplorer l'absence d'un index à la fin du manuel qui, dans ce type d'ouvrage, constitue souvent un outil essentiel. Souhaitons toutefois que les qualités générales de l'ouvrage lui assurent le succès, ce qui lui permettrait de connaître une seconde édition dans laquelle ces petits problèmes seraient corrigés.

Pierre Beaudoin

**LE PETIT JEAN**  
Jean Cournoyer  
Stanké, 1993, 952 p.; 44,95 \$

Il faut nommer un pays pour lui donner une existence. Le livre de Jean Cournoyer, sous-titré *Dictionnaire des noms propres du Québec*, complète très bien des ouvrages français de base comme *Le Petit Robert 2* ou le *Larousse des noms propres*. Il décrit le Québec: noms de personnalités (artistes, politiciens, juges), de lieux (villes, rivières) et autres réalités québécoises (prix de toutes sortes et leurs lauréats, circonscriptions électorales et diocèses, etc). La plupart des noms de famille québécois y figurent.

L'ouvrage pêche cependant par la surabondance d'entrées consacrées aux avocats et aux



juges. Par ailleurs, quelques Québécois illustres en sont absents: les chanteurs Claude Dubois, Jean Lapointe et Raymond Lévesque, les dramaturges Robert Lepage et Roland Lepage, mais on y compte tout de même près de 15 000 entrées. À quand l'édition illustrée?

Yves Laberge

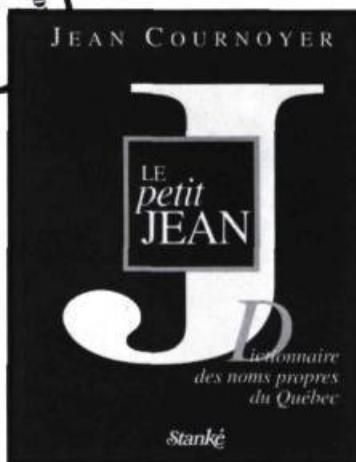
**LÉONISE VALOIS, FEMME DE LETTRES**  
Louise Warren  
L'Hexagone, 1993,  
310 p.; 24,95 \$

Louise Warren a surtout publié, depuis 1984, des recueils de poésie et de fiction. Elle a aussi soumis des récits dans des revues comme *La Nouvelle Barre du Jour* et *Possibles*. Avec *Léonise Valois, femme de lettres*, elle nous présente un travail appliqué de biographe, s'en tenant au plus près des documents qu'elle consulte, rapporte, reproduit même avec une belle rigueur. Puisant dans les archives familiales (n'est-elle pas l'arrière-petite-nièce de Léonise Valois), ou faisant appel à la mémoire de personnes qui l'ont côtoyée, Louise Warren fait revivre les événements qui ont jalonné l'existence de cette femme de lettres qui fut la première à publier, à compte d'auteur disons-le, un recueil de poésie au Québec.

ou qui font carrière. Mais la biographe, même si elle sympathise avec ces pionnières de la littérature d'ici et de l'avancement de la cause féminine, ne s'en tient pas moins à son objectif de base: livrer un corpus qui permette de constituer l'histoire de cette femme de lettres que fut Léonise Valois et fournir un instrument de recherche important à l'étude de l'histoire des femmes du Québec. Elle apporte ainsi une contribution substantielle et précieuse à l'histoire littéraire et à l'histoire de l'évolution des idées dans un Québec qui stagne alors dans le rigorisme le plus inconscient.

Louise Warren nous fait connaître une écrivaine, poétesse et journaliste, qui fut avec quelques autres femmes de cette époque (Robertine Barry, Gaétane de Montreuil, Madeleine Huguenin, Joséphine Marchand, Madame Charles Gill) de la lignée des premières femmes à prêter leur plume à celles qui sont sans voix. Les causes soutenues par Léonise Valois sont reprises avec justesse, documents à l'appui; l'ouvrage de Louise Warren fait aussi entendre la voix de la poétesse, qui ne fut pas une grande écrivaine, mais qui fut, rôle important pour cette époque, une «femme qui écrit».

Reine Bélanger



Louise Warren ne signe pas ici une biographie romancée. Elle souligne d'ailleurs, dès la présentation, qu'elle veut, à l'aide de témoignages et de documents inédits, tracer le portrait d'une époque, celle de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>. Elle enrichit alors la biographie de Léonise Valois qui avait adopté le nom de plume d'Atala, d'une chronique littéraire et historique qui donne le goût, pour qui la lit jusqu'au bout, de connaître mieux ce temps, son espace littéraire et socio-politique. De plus, elle n'hésite pas à nous donner à lire intégralement des inédits (correspondance, journal intime) et à les incorporer à son récit sans les commenter inutilement ou prospectivement. À chacun des chapitres, l'auteure souligne avec à-propos, et une certaine distance non dénuée de complicité pour l'écrivaine dont elle retrace l'itinéraire, les faits et les idées qui soulignent autant la condition faite aux femmes, à cette époque, que le sort réservé à celles qui restent célibataires

**LA BEAUTÉ**  
Sous la dir. de Louise Maheux-Forcier et Jean-Guy Pilon,  
L'Hexagone, 1993,  
153 p.; 16,95 \$

La beauté se raconte encore moins que le bonheur. Si je dis: «J'ai vu l'Acropole»; «Au musée, j'ai vu les Korai», qu'y a-t-il à rajouter? Treize écrivains témoignent de cet indicible dans le dernier recueil des communications de la XX<sup>e</sup> Rencontre québécoise internationale des écrivains, qui s'est tenue à Sainte-Adèle et à Montréal du 24 au 28 avril 1992. «La beauté est probablement un des concepts les plus difficiles à cerner qui soit», estime Thierry Haumont. «Il n'est ni concept pour définir le beau, ni recette pour le créer, ni critère pour l'estimer», note pour sa part Frédéric Jacques Temple. «La beauté m'est totalement inaccessible», dira Pierre Turgeon. «Il faut donc admettre, comme Proust et

## LA BEAUTÉ



JACQUES BRAULT • MARINA COLASANTI • ROGER GRENIER  
THIERRY HAUMONT • NAÏM KATTAN • VENUS KHOURY-GHATA  
JEAN-MAIRIE LACLAVETINE • PÉTER MOSSZEN  
FERNANDE SAINT-MARTEIN • SUSANNA TAMARO  
FRÉDÉRIC JACQUES TEMPLE  
PIERRE TURGEON • PAUL ZUMTHOR

● L'HEXAGONE

bien d'autres, pense Roger Grenier, que la beauté est un acte de foi.»

Inaccessible, la beauté l'est d'abord et avant tout parce qu'elle fait appel à une expérience «indiciblement personnelle». «La beauté est en nous», affirme Naïm Kattan. «Ce que nous disons de la beauté, fait remarquer Paul Zumthor, porte non sur celle-ci même (car elle est peut-être indicible), mais sur l'expérience que nous en faisons.» Selon Jean-Marie Laclavetine, «seul l'amour peut faire naître la beauté». «Voltaire disait justement que, pour le crapaud, c'est sa crapaud qui est belle», rappelle Jacques Temple avec humour. Au fond, la beauté est la chose la plus répandue du monde, mais notre regard asservi aux besoins quotidiens ne la voit pas. Il faut l'intervention autoritaire du peintre, du sculpteur, de l'écrivain pour nous la révéler. «Il suffit d'un tableau, d'une sonate, pour comprendre que nous ne savons encore ni voir ni entendre», note judicieusement Pierre Turgeon.

Comme dans tout ouvrage du genre, certains textes parlent davantage au lecteur que d'autres. Non moins que la beauté de l'art, la beauté littéraire est indissociable du sujet qui la perçoit. «Elle échappe à l'analyse», précise Roger Grenier, dans la mesure où «un sentiment immédiat, intuitif, nous apporte, à la lecture, le plaisir ou le déplaisir». Cela dit, qu'y a-t-il en effet à rajouter? Comme le mentionne Thierry Haumont, «une idée n'est jamais aussi insaisissable que lorsqu'elle recourt à la multitude des subjectivités».

Pierre Rajotte

## NOUVEAUTÉS D'HIER:

### Jean-Philippe Boucher-Belleville: *Journal d'un patriote (1837-1838)*

Un historien québécois, Georges Aubin, vient de retrouver dans des archives parisiennes deux manuscrits rédigés par Jean-Philippe Boucher-Belleville vers 1838. L'auteur est un intellectuel libéral du temps, auteur de grammaires et de dictionnaires, un lettré qui fait le coup de feu avec ses compagnons le long du Richelieu pendant le soulèvement de 1837. Son engagement nous vaut de belles pages sur les idéaux des patriotes mais aussi sur leur logistique défaillante, nous dévoile tous les détails anecdotiques qui ajoutent à l'intérêt de ce genre de témoignage. Nous est restitué le contexte d'occupation militaire, de coups de main, d'embuscades. Les premières références aux *droits de l'homme* sont brandies à la face d'un régime colonial antidémocratique, autoritaire et répressif.

Défaits, les insurgés tentent de se réfugier en sol américain; notre homme est toutefois capturé tout près de la frontière, ramené avec ses compagnons de misère, dans la neige, sous les coups, en butte aux privations. Lorsqu'il écrit ces textes, l'auteur est en prison; il dénonce les rigueurs du régime carcéral et les injustices subies.

Ce texte-document de première main restitue mieux que les manuels d'histoire l'idéal qui animait cette révolte contre l'oppression (Guérin, 1992). ●

Michel Lemieux

### Jocelyn Coulon: *La dernière croisade La guerre du Golfe et le rôle caché du Canada*

L'auteur — qui est responsable de l'information internationale au *Devoir* — fait ressortir les ambiguïtés de l'engagement du gouvernement canadien dans la guerre du Golfe. L'ouvrage, de style journalistique, foisonne d'informations intéressantes. On y apprend que, dans un premier temps, le Canada s'opposait à une offensive en Irak. Ce qui

n'empêchera pas un revirement soudain. Les pressions politiques américaines ont-elles forcé le Canada à un engagement plus concret? Une chose est sûre, des intérêts économiques fort alléchants ont joué: au début du conflit, des usines canadiennes fonctionnent jour et nuit pour approvisionner les Américains et d'autres membres de la *coalition*; les industriels canadiens empochent cent millions de dollars pendant les cinq premiers mois de la crise... Au fait, on pourrait se demander qui a armé le monde arabe et, plus spécifiquement, l'Irak? Quel rôle la *coalition* a-t-elle joué avant que n'éclate la «crise» du Golfe? (Méri dien, 1992). ●

Gilles Côté

### Clément Moisan: *L'histoire littéraire*

L'histoire littéraire est enfin réhabilitée. Négligée le temps d'une vague structuraliste, elle refait surface, non sans convoquer quelques-unes des plus récentes théories littéraires: théories formalistes et sociologiques, théories de l'institution et de la réception. L'auteur, professeur à l'Université Laval, nous offre là une introduction d'une grande clarté d'exposition et d'expression. Petit format (collection «Que sais-je», PUF, 1990), mais combien riche d'informations. À mettre entre les mains de tous les étudiants. ●

Patrick Guay

# LE MONUMENT INATTENDU

LE MONUMENT-NATIONAL 1893-1993



■ Jean-Marc Larrue

Qu'ont en commun La Bolduc, le théâtre yiddish et l'opéra chinois? Le Théâtre du Monument-National!

Jean-Marc Larrue retrace avec verve et talent l'histoire peu commune de ce théâtre peu commun.

■ Cahiers du Québec Histoire n° 106  
322 pages  
32,95 \$



En vente chez votre libraire

### Yves Gingras: *Les origines de la recherche scientifique au Canada, Le cas des physiciens*

Depuis quelques années, on débat beaucoup de la place de la recherche et de l'enseignement dans les universités, des liens entre chercheurs universitaires et ceux du secteur privé, de l'impact de la recherche sur l'industrie, sur l'innovation technologique. Ces préoccupations ne sont pas nouvelles, comme le montre l'ouvrage d'Yves Gingras paru chez Boréal en 1991. Dès la fin du siècle dernier, les professeurs de physique développent une nouvelle identité professionnelle à travers la pratique de la recherche scientifique; au fil des ans cela s'institutionnalise: des revues sont fondées, ainsi qu'une association professionnelle. L'étude est ▶

très détaillée et intéressera plusieurs publics; historiens des sciences, scientifiques à la recherche de leur origine, et sociologues qui y liront entre les lignes une réflexion sur la professionnalisation et une mise à l'épreuve de la conception du champ scientifique selon Bourdieu. ●

Andrée Fortin

**Jean-Gaétan Séguin:  
Patrick Straram**

La figure de Patrick Straram m'est vaguement connue pour l'avoir croisé à quelques reprises à Montréal. J'avoue que son allure de vieux hippie ne me disait rien qui vaille. Je lisais superficiellement dans le personnage, tout comme dans l'écriture de ses quelques livres parcourus, les tics caractéristiques de l'héritage le plus négatif des grandes utopies des années 60: un orgueil amer semblant dissimuler une pensée sans rigueur.

Je dis cela d'emblée car je dois admettre que j'aime le petit livre de Jean-Gaétan Séguin (Guernica, 1991). Beaucoup. Et à travers lui j'en suis venu, sinon à aimer, du moins à respecter Straram. Il s'agit ici de la transcription d'un entretien qui eut lieu le 13 février 1988, soit trois semaines avant la mort de Straram, dans le cadre plus large d'une vidéo de Séguin sur le personnage. Le thème principal ici est l'alcool qui permit à Straram de vivre et qui le fit mourir. Cet entretien vise juste, car il laisse deviner deux aspects complémentaires et essentiels de Straram: son intensité et sa faiblesse. Le désir d'absolu, l'envie furieuse de vivre, se doublaient chez lui d'une grande timidité que l'alcool aidait à dépasser. On sent ici la lutte permanente qu'il dut livrer à lui-même et au monde pour pouvoir suivre son désir de dépassement. Un livre émouvant. ●

Benoît Chaput

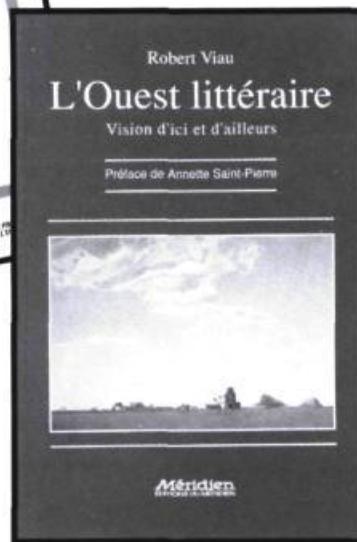


**LES ALMANACHS  
RÉPUBLICAINS  
TRADITIONS  
RÉVOLUTIONNAIRES  
ET CULTURE POLITIQUE  
DES MASSES POPULAIRES  
DE PARIS (1840-1851)**

Ronald Gosselin  
L'Harmattan / Presses de  
l'Université Laval,  
1992, 330 p.; 39 \$

Comment rejoindre et sensibiliser l'ensemble d'une population? Voilà une question que ne cessent de se poser les politiciens depuis l'avènement des régimes électoraux. Dans les années 1840, à Paris, une nouvelle stratégie est adoptée: on recourt à des Almanachs qui, en plus de contenir les rubriques habituelles sur la température et les saisons, comportent une partie historique ou carrément politique — qui vaudra à plusieurs de subir les foudres de la censure par ailleurs. Dans ces opuscules à la portée de toutes les bourses, la tradition révolutionnaire est transmise et réinterprétée par les républicains de gauche comme de droite.

On trouvera dans le livre de Ronald Gosselin une analyse de contenu pour amateurs avertis,



déjà bien au fait de la tradition révolutionnaire et de l'histoire de la France de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce volet est plus convaincant que la dernière partie qui cherche à mesurer les effets de cette propagande par les résultats électoraux ou le nombre d'associations par arrondissement.

Andrée Fortin

**L'OUEST LITTÉRAIRE  
VISIONS D'ICI ET D'AILLEURS**  
Robert Viau  
Méridien, 1992,  
163 p.; 19,95 \$

L'essai de Robert Viau fait suite à des études présentées d'abord sous forme de communications à différents congrès, entre autres lors des colloques du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest.

Le premier chapitre s'intéresse aux *Engagés du Grand*

*Portage* (1938) de Léo-Paul Desrosiers, y étudiant plus particulièrement le parcours des voyageurs et le problème du bien et du mal. *Les engagés*, conclut Robert Viau, est «le roman de l'impuissance du juste» [Turenne] et un «roman janséniste». Le deuxième chapitre s'attache à Louis Riel et aux insurrections métisses, au XIX<sup>e</sup> siècle, à travers *Nipsya* (1924) de Georges Bugnet, *D'un océan à l'autre* (1924) de Robert Roquebrune et *La bourrasque* (1925) de Maurice Constantin-Weyer: «Ce qui importe dans ces romans n'est pas l'intelligibilité des faits historiques, constate l'auteur, mais leur transformation en éléments propagandistes». Le chapitre suivant se concentre sur la représentation de l'Ouest dans les romans de Constantin-Weyer, et en particulier dans *Un homme se penche sur son passé* (1928), qui valut à son auteur le Prix Goncourt l'année de sa parution. Robert Viau y envisage «le pourquoi et le comment de l'espace textuel en tant que système». Le quatrième et dernier chapitre examine enfin l'œuvre de Gabrielle Roy. Par l'étude, notamment, de *La petite poule d'eau* (1950), d'*Un jardin au bout du monde* (1975) et de *Ces enfants de ma vie* (1977), l'essayiste vise à «jeter une lumière nouvelle sur la question de l'espace» et en particulier «sur le rôle et la fonction des Prairies» dans l'œuvre régionale.

On aura sans doute compris que le parcours privilégié par Robert Viau est essentiellement thématique. Le mal et le pouvoir chez Desrosiers, l'opposition entre fiction et histoire chez Bugnet, Roquebrune et Constantin-Weyer, l'espace romanesque chez ce dernier, à nouveau, de même que chez Gabrielle Roy, voilà en effet les principales composantes d'une herméneutique qui trop souvent, par ailleurs, verse dans la seule paraphrase des romans choisis. L'essai ne comporte au reste aucune conclusion générale qui vienne lui donner une véritable unité.

Ce «tour d'horizon» réussira-t-il, comme l'espère l'auteur, à «susciter un intérêt renouvelé pour la littérature francophone de l'Ouest», qui est «méconnue»? On voudrait pouvoir répondre par l'affirmative, mais rien n'est moins sûr.

Jean-Guy Hudon

**L'«INDIEN», INSTANCE DISCURSIVE ACTES DU COLLOQUE DE MONTRÉAL 1991**  
 Sous la dir. d'Antonio Gomez-Moriana et Danièle Trottier  
 Balzac, 1993, 452 p.; 50 \$

«Il y a des bois de pins, merveilleusement et il y a des plaines très étendues et il y a du miel et toutes sortes d'oiseaux et de fruits», l'Amérique, telle que Christophe Colomb la décrivait au début de l'année 1493. On connaît la suite : ce paradis fera la joie (et la fortune) des commerçants, des missionnaires et la Civilisation permettra aux Indiens de prendre enfin place dans l'Histoire. De l'Europe, bien entendu.

*L'«Indien», instance discursive*, composé d'une vingtaine de textes provenant du Colloque du même nom qui a eu lieu à Montréal au mois d'avril 1991, nous propose une double rencontre. La première est d'ordre historique : dès les premiers textes (Colomb, Cartier, Champlain) jusqu'à la représentation des Indiens dans la production cinématographique, s'effectue une «relecture» de l'histoire de l'Amérique à travers le prisme de l'analyse discursive. Tenant pour acquis que le langage n'est pas neutre et que par conséquent les mots sont «déjà habités» — au sens où l'écrivait Bakhtine — les auteurs étudient minutieusement la charge idéologique et sociale véhiculée à travers les multiples emplois du mot «Indien». Le résultat est intéressant : il permet de découvrir les bases de la construction symbolique qui servent à la définition de l'Autre.

L'altérité est justement la deuxième rencontre que nous propose *L'«Indien», instance discursive*. Les auteurs y analysent l'image de l'Indien, que ce soit dans les textes datant de la conquête ou dans le théâtre sud-américain du XVII<sup>e</sup> siècle. Tout comme le mot «Indien» est marqué par les pratiques sociales et la symbolique d'un peuple, les différentes images de l'Autre sont témoins de ces mêmes pratiques. Ainsi, l'analyse discursive permet de mettre au jour le mécanisme de re-connaissance de l'Autre : «La seule méthode pour celui-ci [le savoir occidental] de connaître son autre est de réduire cette altérité au même, à l'identique.»

Enfin, il faut souligner le caractère très technique et scienti-

fique de cet ouvrage. À défaut de plaire à tous, il fera la joie des linguistes, des anthropologues, des historiens et de tous ceux qui s'intéressent de près ou de loin à l'Indien et au discours.

Marie-Claude Huot

**L'ÉVEIL DE VOTRE PUISSANCE INTÉRIEURE**

Anthony Robbins

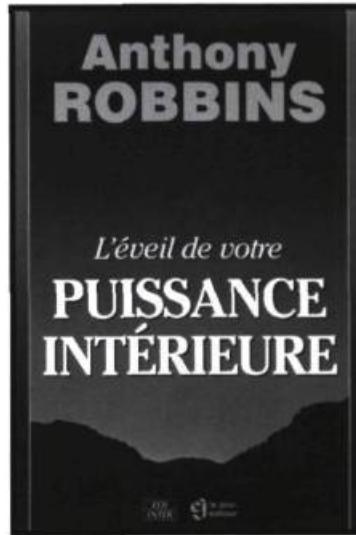
Trad. de l'anglais

par Marie-Josée Chrétien

et Louise Drolet

Le Jour, 1993, 566 p.; 29,95 \$

Les années *psy* ne semblent pas encore terminées si l'on en croit le succès que l'auteur de ce livre dit avoir auprès des Américains. L'ancien concierge envisage la vie de haut, perché dans son hélicoptère personnel. Des foules de participants se rendent à ses conférences. Ses livres se vendent comme des petits pains chauds. L'un des ingrédients de cette popularité est certainement l'insatisfaction chronique des individus et leur aspiration effrénée au bonheur. La *méthode* d'Anthony Robbins exploite à fond ce désir de changement et promet des résultats immédiats.



Grosso modo, il faut élargir sa vision des possibles et agir sur les croyances et les valeurs qui empêchent les espoirs de se réaliser. Cette puissance que chacun porte en soi peut s'éveiller et l'auteur indique comment l'actualiser. La programmation neurolinguistique se distingue de la psychologie dans la mesure où elle invite à la prise de décision et à l'action, plutôt qu'au décodage des problèmes et des troubles de la personnalité. Mieux vaut penser positif ! Le malheur des gens provient fré-

quement de leur perception et de leur façon d'évaluer ce qui leur arrive. L'auteur propose donc de réviser les croyances, les valeurs et le plan directeur guidant la vie de chacun.

Les familiers de ce type de lectures n'apprendront rien de nouveau, quoique ce livre propose des trucs intéressants pour se discipliner à ne plus être *malheureux*. La démarche de l'auteur m'apparaît, toutefois, un peu volontariste et opportuniste dans la mesure où elle propose de modifier parfois mécaniquement la hiérarchie des valeurs ou leur contenu pour atteindre de nouveaux buts. On a également l'impression de redites, comme si la répétition pouvait seule convaincre. De plus, le livre est d'une longueur plutôt rebutante; on peut faire l'économie des exemples fastidieux et s'en tenir aux préceptes et aux exercices (présentés en caractère gras ou en italique). Je doute toutefois qu'il obtienne le même succès au Québec qu'aux États-Unis, car la traduction française ne réussit pas à en extirper le contenu culturel très *américain*. La quête de l'*american dream*, ce n'est pas encore le rêve québécois, du moins je l'espère.

Johanne Gauthier

PHILIP KNEE

**Qui perd gagne**

Essai sur Sartre

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL

**Une nouvelle lecture de l'œuvre littéraire, biographique et philosophique de Sartre à partir d'une interrogation sur l'inachèvement et l'échec.**

222 pages  
27,00 \$



**LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ LAVAL**

En vente chez votre libraire

**LES NUITS DE LA «MAIN»**  
 André-G. Bourassa  
 et Jean-Marc Larrue  
 VLB, 1993, 361 p.; 24,95 \$

De 1891 à 1991, plus d'une centaine d'établissements abritaient des activités artistiques sur le boulevard Saint-Laurent, entre la rue de la Commune et l'avenue Mont-Royal. Cette forte concentration du monde du spectacle témoigne bien de l'effervescence culturelle qui a toujours été l'apanage de la *Main*. Il faut dire que ce boulevard, investi par les différentes vagues d'immigrants, a longtemps représenté un enjeu symbolique important que se sont disputé les communautés francophone et anglophone de Montréal.

L'étude de la *Main* permet donc de retracer l'histoire des différentes tendances artistiques qui se sont succédé au fil des ans dans la métropole. Les auteurs en ont dégagé six cycles : les muséums, les cafés-concerts, les «scopes», le burlesque et le vaudeville américain, les night-clubs et le courant actuel qu'ils rattachent au postmodernisme. Ce découpage temporel nous fait ▶

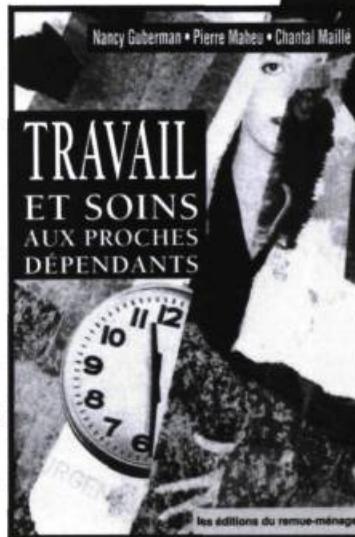
entrevoir les différents avatars de la rue Saint-Laurent, qui sera le foyer de la modernité québécoise durant les années 20, puis succombera à la mainmise de la pègre et au réaménagement urbain durant les années 50, pour enfin renaître comme lieu de création alternatif à partir des années 70.

C'est qu'on apprend un tas de choses dans ce volume! André-G. Bourassa et Jean-Marc Larue nous relatent, entre autres, tout l'historique du Monument national, cette institution qui avait pour mandat de revitaliser la culture canadienne-française et qui, détail fort amusant, abrita tout d'abord une troupe d'amateurs anglophones. On nous initie aussi à la riche tradition théâtrale des communautés juive et chinoise de Montréal. L'ouvrage est très bien documenté avec ses notes abondantes à la fin de chaque chapitre, son iconographie, ses nombreuses citations tirées des journaux de l'époque. Il me faut cependant émettre des réserves. Certains établissements ont changé de vocation à un rythme effarant et la profusion de noms, dates, et adresses nous fait perdre de vue l'ensemble. De même, les annexes: «Notice démographique» et «Répertoire critique des lieux d'art et de spectacles», constituent des outils de référence précieux pour les spécialistes, mais je doute fort que le commun des mortels s'y risque jamais. Voici donc une recherche tout à fait pertinente et bien menée, à laquelle on ne reprochera, finalement, qu'une certaine lourdeur due au traitement trop exhaustif de l'information.

Alexandra Jarque

**LE QUÉBEC À L'ÂGE INGRAT  
SEPT DÉFIS POUR LA RELÈVE**  
Mathieu-Robert Sauvé  
Boréal, 1993, 301 p.; 29,95 \$

«Journaliste de 32 ans, Mathieu-Robert Sauvé n'a pas de baccalauréat en communication et ne



possède ni condo ni assurance-vie», ainsi le présente-t-on en quatrième de couverture, probablement afin d'attirer les lecteurs appartenant à cette génération qu'on affuble d'un X hors case. Du côté de la représentativité, point de déception: avec les goûts, le vécu, les préoccupations et les points de vues exprimés, je me sentais comme *entre amis*. D'autant que Mathieu-Robert Sauvé accompagne ses analyses de témoignages personnels, ce qui concourt à créer une agréable intimité. «[...] quand je suis transporté par une cantate de Bach ou simplement quand ma chatte [...] me regarde en ronronnant, j'ai envie de croire en Dieu. Je me ferme alors les yeux et je prends une grande respiration. Ça passe», fait-il dès le prologue.

L'ouvrage puise dans une variété impressionnante de sources sans toutefois souffrir d'embonpoint anecdotique. La religion, la culture, l'éducation, la famille, les médias, l'environnement ainsi que l'État et le travail, constituent les sept aspects de la réalité québécoise qu'il décrit en autant de chapitres, pour identifier les sept défis qui incomberont à la relève. Cependant, il omet un défi de taille: celui de repeupler les régions



que l'on dit éloignées — de plus en plus à juste titre d'ailleurs. Il ne manque pourtant pas d'évoquer les régions pour relater ses voyages de pêche ou ses randonnées en canot... conséquence d'une vision métropolitaine de la campagne. Par ailleurs, à l'instar de la majorité des gens nés après 1960, il grogne — à juste titre — contre ces syndicats qui ne lui laissent aucune place. Mais lorsqu'il allègue que le syndicalisme a entraîné une «fonctionnarisation» des journalistes, voire une diminution qualitative de leur travail, il *boucémisairise*. L'auteur oublie que les compétences *exceptionnelles* font depuis toujours *exception*. Quelques autres facteurs influent davantage sur le type d'information que nous donnent les médias actuellement, il les met bien en lumière d'ailleurs, notamment l'avènement des relationnistes.

Se tenant à l'écart des sensationnalismes médiatiques, Mathieu-Robert Sauvé dresse un constat tout de même assez complet des problématiques du Québec contemporain pour alimenter la réflexion nationale, s'il en est une.

André Marceau

**TRAVAIL ET SOINS AUX  
PROCHES DÉPENDANTS**  
Nancy Guberman, Pierre  
Maheu, Chantal Maillé  
Remue-Ménage, 1993,  
195 p.; 17,95 \$

Ce livre se situe dans le prolongement de *Et si l'amour ne suffisait pas?*, des mêmes auteurs. Le premier analysait les tâches et responsabilités reliées à la prise en charge d'un adulte dé-

pendant, personne âgée en perte d'autonomie, personne handicapée physiquement ou mentalement. Le second quitte le domaine de l'analyse pour celui de la sensibilisation. C'est que la prise en charge s'effectue désormais en majorité par des personnes qui sont sur le marché du travail, qui ont donc à concilier les exigences de cette prise en charge, de leur travail et de leur vie privée.

Les trois auteurs s'adressent manifestement aux décideurs, à l'État qui vote les lois et définit les paramètres des politiques de maintien à domicile ou de désinstitutionnalisation, aux employeurs dans la sphère publique ou privée et à tous ceux qui s'occupent de gestion de personnel et de productivité; les syndicats eux-mêmes qui se préparent pour leurs négociations y trouveront matière à réflexion et à revendication. Le public visé comprend aussi tous ceux et celles, les femmes surtout à qui la tâche incombe presque toujours, qui assument la prise en charge, à titre individuel, pour qu'ils sachent à quoi s'attendre, et qu'à titre collectif ils n'hésitent pas à parler de ce qui trop souvent est tu, réservé à la vie privée.

Avec le vieillissement de la population et le désengagement de l'État d'une foule de programmes sociaux, la prise en charge d'un adulte dépendant se répand; on ne peut plus parler de phénomène marginal. Ce travail est encore moins reconnu socialement que l'éducation et les soins aux enfants, moins gratifiant aussi, car, contrairement aux enfants dont les parents ont la joie de constater les apprentissages, la situation des adultes dépendants va souvent en s'aggravant, en se détériorant, et se prolonge de longues années.

Ce livre n'est pas un traité, mais un ouvrage court, facile à consulter, assorti de tableaux synthèses et de résumés; il se divise en trois parties: Qui sont les adultes dépendants? En quoi consistent les soins qu'il faut leur prodiguer? Quelles mesures d'aide seraient appropriées? Ce n'est sans doute pas demain la veille que le marché du travail va s'adapter à cette nouvelle réalité, mais il faut en parler, que cela cesse d'apparaître comme un problème privé. À offrir sans faute à votre patron ou à votre délégué syndical.

Andrée Fortin